

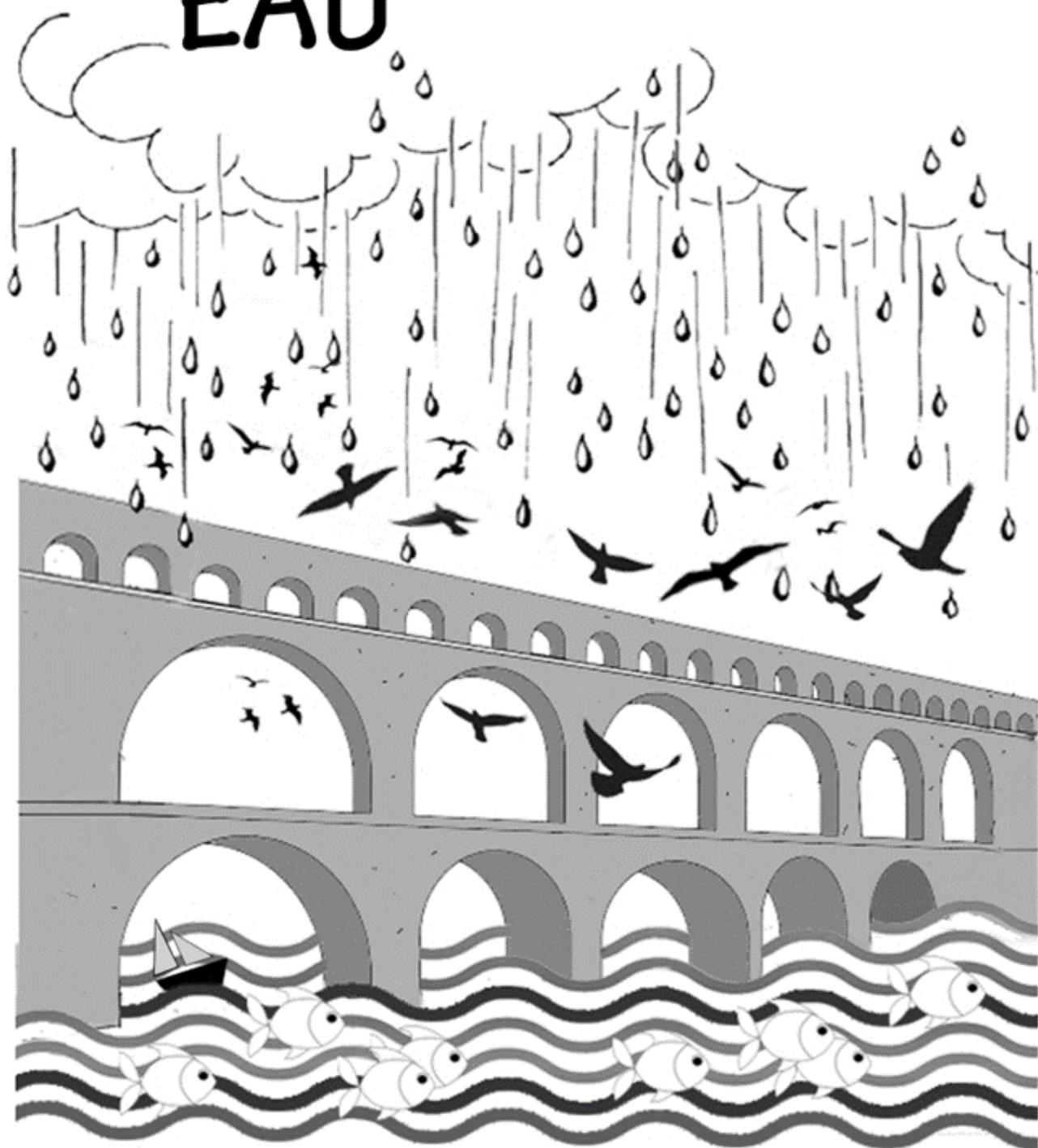


le bateau ivre

Journal de l'ACRI Liberté

Automne 2023 - n°149

EAU



Quoi de neuf dans l'immeuble

Comment survivre, au Liberté, sans tout à l'égout.

L'expérience d'autrui n'est pas toujours intéressante mais si le récit de l'enfer que j'ai vécu l'été dernier pouvait servir un tant soit peu aux générations futures, alors j'estimerais avoir fait œuvre utile.

Tout a commencé un chaud dimanche d'août par une note sibylline dans l'ascenseur : "l'eau sera coupée dès demain, pour une durée de trois semaines, interdiction d'user des toilettes et de relâcher dans les conduits les eaux grises. La réfection urgente des canalisations implique ces précautions draconiennes. si l'on ne veut pas que les ouvriers opèrent dans des conditions épouvantables.

Dont acte, je comprends. Les coupures d'eau inopinées au Liberté je connais je ne serai pas pris au dépourvu. ! Depuis longtemps j'ai constitué un stock de jerricans de 5 litres, répartis au fond des placards (je dispose d'environ 50 litres). Pour me laver, tant pis pour la douche matinale, je ferai comme mes ancêtres du temps où l'eau était au puits. Ma cuvette en polyéthylène rouge et une carafe feront l'affaire. Je me laverai par petits bouts, méthodiquement. Bien évidemment il faudra me lever plus tôt, heureusement je suis en vacances, le temps ne m'est pas compté ! Pour laver mon assiette et mes couverts même mode opératoire, et le soir quand tout est permis j'évacue les eaux sales.

Finalement pas de quoi fouetter un chat ce n'est pas si terrible, avec un peu d'organisation on s'en sort ! Hélas si la pénurie d'eau j'avais anticipée, l'interdiction d'user du tout à l'égout je n'avais pas prévue ! A quoi bon avoir de l'eau si on ne peut pas la jeter. A moins de balancer le contenu des seaux par la fenêtre, comme au moyen âge ! En réfléchissant j'habite au deuxième, je n'aimerais pas que les voisins des 15 étages au-dessus aient la même idée ... laissons tomber.

Je suis homme sensé, je ne m'habille que de blanc et de noir, depuis longtemps je me couche de bonne heure, ma vie est réglée comme du papier à musique et mon horloge biologique me réveille tous les matins à six heures pile sans avoir besoin d'un réveil tonitruant. Hélas mon probiotique intestinal, considéré par des savants émérites comme notre deuxième cerveau, n'en fait qu'à sa tête. C'est lui qui décide : quand il veut, à la fréquence qu'il veut, je n'ai jamais réussi à le domestiquer, que faire ? Il me faut absolument trouver une solution à cet embarras bien ennuyeux.

La première chose que je fis augmenter ma ration de chocolat à croquer d'une-demie à deux tablettes par jour, mais en réfléchissant j'abandonnais devant le risque encouru de surpoids, je me tournais alors pour parer au plus pressé vers l'Imodium lingual. La pharmacie proche du Liberté étant en rupture de stock, bizarre, celle proche de l'Arena en avait encore une boîte ... sauvé !

Paré du côté « dérèglement majeur » il me fallait gérer le quotidien. Souffrant d'une hyper sensibilité aux odeurs, mes récepteurs olfactifs étant particulièrement développés il m'était impossible d'honorer le trône en laissant pour le reste de la journée mon obole, rien que d'y penser la nausée montait.

Impératif : trouver un « ailleurs ». Familier des Archives Départementales, ayant même participé dans leurs locaux à un Escape-Game je me tournais naturellement vers eux. Faisant mine de m'intéresser à la petite expo de l'entrée et au présentoir des revues, je m'éclipsais vers les toilettes. Confortables, propres, rien à redire, c'est aussi bien que chez soi sauf l'absence de BD à disposition. Du coup charmé, j'y retournais chaque fois que cela fut nécessaire. Le planton de l'entrée me saluait cordialement tout allait bien, sauf que ma fréquentation assidue et l'absence de recherche historique justifiant ma présence éveillent chez certains une drôle d'attitude. Certes je suis grand, beau-gosse, je porte bien ma quarantaine ; mais ces sourires c'est de la drague ou ayant deviné mon manège ils se fichent de moi ? Mieux vaut aller plus loin déposer mes fonds, tant pis pour leurs archives.

Les cafés voisins servent tous des petits noirs de qualité variable, mais c'est aussi, pour qui à l'âme en peine, des lieux de rencontres et d'échanges de propos définitifs sur l'existence. Là aussi c'est variable tout dépend des personnes accoudées au comptoir avec vous. Qu'importe je n'étais pas là pour refaire le monde mais seulement en escale. Après avoir payé mon caoua ou mon diabololo menthe je m'éclipsais discrètement, souvent vers le sous-sol. En général la qualité du service n'est pas celle des archives, c'est très inégal. Je pourrais faire un reportage pour le BI et décerner des étoiles mais le risque est grand de se fâcher avec pas mal de bistroquets. Je n'en ferai rien, on ne sait jamais si, de nouveau, il faut changer toute la tuyauterie du Liberté, je ne veux pas saborder mes radeaux de secours.

S'enfermer au café l'après-midi, en période de canicule quand la clim est absente ce n'était pas joyeux, joyeux, aussi j'ai également usé du Chalet du Parc, des toilettes au charme rustique, où il est préférable de se munir du nécessaire. Dans l'ensemble bien entretenues, la fréquentation d'août étant il est vrai faible ! Par contre à bannir si vous avez une urgence, la mésaventure qui m'est arrivée et que j'ose à peine vous conter peut servir de leçon. Ce jour là j'arrivais pressé mais serein ... Aïe, aïe une pancarte : « accès momentanément fermé pour nettoyage ». Je repars dare-dare vers les cafés, mais mon deuxième cerveau joue les impatientes, il va craquer ! Là, un buisson touffu ! ... Qu'auriez-vous fait ?

Édit'eau

Ça coule de source

Eh oui, je n'ai pas pu l'éviter. L'eau est comme ça, dès qu'elle est là, elle se répand et si personne ne ferme le robinet, ou les vannes, ou les écluses, ou les portes du ciel, non seulement elle gagne tout et elle monte. Et voilà, depuis que j'ai su, par une fuite, quel serait le thème de ce numéro, elle n'a cessé de grimper depuis le bas de la page pour en arriver là !

Alors plouf, je me suis jeté, moi qui nage à peine mieux qu'un fer à repasser, même si je me régale, aussi souvent que possible, d'un bon bain du côté de Saint-Jacut-de-la-Mer...

L'eau, raconte le second récit de la création dans la Genèse, c'est ce qui avait commencé par manquer pour que la vie soit possible. Il n'avait pas plu. Pas de pluie, ça n'a pas plu à l'« auteur » de ce texte mythique composé une éternité avant que les hommes aient l'idée, pas si saugrenue que cela, d'aller chercher des traces d'*aqua simplex* sur d'autres planètes que notre bonne vieille terre. Aussi le récit s'empresse-t-il d'ajouter qu'« un flux » montait du sol...

Ouf, il y avait de l'eau quand même. Une source ? Un geyser ? On ne sait pas, mais de quoi modeler un être humain à partir de la glèbe humide...

En poursuivant un peu plus loin la lecture de cette histoire d'eau, on apprend que de l'Éden – le nom du Paradis, qui a rapport avec le plaisir et la volupté ! – sortait un fleuve qui irriguait le jardin, avant de se diviser en quatre et se répandre vers toutes les terres connues pour les abreuver. De l'eau donc, qui coule et coule encore.

On aurait pu objecter à cet auteur inconnu que pour qu'un petit d'homme vienne au monde, il faut d'abord que sa mère perde les eaux. Et donc que l'eau, on en vit, comme être humain, qu'à condition d'en être sorti !

Mais là, mon vieil ami Nougaro me rappelle à l'ordre : « Splaouch ! (...) J'ai plongé dans la vie. Comme dans l'eau de la mer. J'ai toussé, j'ai craché. J'ai gueulé comme un âne : "Au secours ! je me noie". Personne n'a bronché. Ne m'a tendu de rame. De coquille de noix. Alors tant mieux, tant pis. J'ai appris à nager... »

Je songe à celui que je considère un peu comme mon fils adoptif, Guédio, jeune Mauritanien, originaire d'un village dans le désert, tout sec pendant presque toute l'année, qui fuyait l'esclavage dans son propre pays (eh oui !), qui a sombré deux fois en Méditerranée (que d'eau !), plus une fois dans le marais administratif de la demande d'asile (grâce à quoi nous nous sommes rencontrés !), et qui s'en est sorti. Il vit et travaille légalement aujourd'hui en Bretagne, au bord de l'eau qu'il a apprivoisée/qui l'a apprivoisé. Vous le verrez, ces jours-ci, parmi les *Portraits d'Exil* de Catherine, dans la vitrine de la Terrasse, espace d'art, à deux pas du Liberté.

Bon, je dérive... au fil de l'eau, avec pour arche, le Bateau Ivre. Mais, c'est écrit, les eaux finissent toujours par redescendre. Et moi je finirais bien par retrouver l'O de mon éditO, et avec lui le trou qu'il dessine : la bonde, par laquelle toute cette eau va s'évacuer. Pourvu que je ne m'échoue pas au sommet d'une tour de la Défense, comme Noé sur le mont Ararat.

D'ici là, les amis, si je ne vous ai pas déjà noyés, ne buvez pas la tasse !

Ou sinon, cul sec !

Cela fera baisser le taux d'humidité...

Vous avez dit flottage ?

Lundi 14 mars 1910. Au cœur du Morvan, ce massif granitique qui culmine à tout juste 900 mètres, le jour vient à peine de se lever. La brume noie la forêt qui couvre la région et la Cure dégringole gentiment des hauteurs vers la plaine où elle rejoindra l'Yonne. C'est une petite rivière ou plutôt un gros ruisseau, peu profond, d'à peine un mètre de large. Sur la rive, sont alignés des tas de bois formés de bûches empilées. Et pas des petites mais des portions de troncs ou de branches d'environ 1,20 m de long, la dimension officielle, on appelle ça une « moulée ». Penché sur l'une des piles, un homme examine les bûches et vérifie que sa marque est bien visible. C'est un marchand de bois, il en a acheté une grosse quantité aux forestiers du coin. Il a fallu beaucoup discuter sur le prix mais la marchandise est de bonne qualité, on a fini par faire affaire et tope là, les billets ont changé de main et le marchand a fait marteler sa marque sur chaque bûche. Eh oui, c'est qu'il faudra pouvoir distinguer les siennes de celles des autres et les trier quand elles arriveront à destination. A Paris, il les fourguera à des détaillants qui eux-mêmes les revendront aux gens de la ville. Que voulez-vous, les citadins sont frileux et il n'y a que le bois pour faire un peu grimper la température chez eux. Et dans la capitale, il pousse plus d'immeubles que de forêts ! Alors c'est le Morvan qui fournit la matière, comme pour les charpentes ou les bateaux. D'ailleurs vous avez sûrement déjà vu des images représentant d'immenses radeaux faits de centaines de rondins flottant sur le fleuve. Ces « trains de bois » descendent jusqu'à Paris ou plus loin encore, on appelle ça le flottage. Oui mais... des grands radeaux de bois sur un cours d'eau très large et très calme, on comprend, mais ici ? Sur la Cure qui est toute riquiqui, avec presque pas d'eau ??? Évidemment, ce n'est pas possible, alors les bûches, on les balance une par une dans la rivière, en vrac. Sauf que... Sauf que dans le massif, les cours d'eau sont étroits, avec de faibles profondeurs et des petits débits, il faudrait des mois pour tout évacuer. Sans parler des rochers, des plantes, des racines qui encombrant le lit. Du coup, les bûches vont se bloquer très vite, c'est certain, il faudrait les suivre une à une pour qu'elles arrivent jusqu'en bas, dans la plaine. Alors... Attendez... Ecoutez... Regardez...

Un frémissement, un peu plus de vaguelettes sur la surface de la rivière, un peu plus d'écume et soudain, le niveau qui monte, qui monte, ça déborde, l'eau envahit les rives, la Cure s'élargit, 2 mètres, puis 3, puis 5, et la profondeur en conséquence : c'est la crue ! La crue annuelle, la crue programmée. Programmée ? Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ?!

Une histoire qui dure depuis trois siècles, depuis Louis XIV ou quelque chose comme ça. Je vous explique. Quand on se promène dans le Morvan, on est émerveillé par les grands lacs mais surtout, on est étonné par le nombre ahurissant de petits étangs. Il y en a partout, parfois même dans des endroits improbables. On se demande comment la nature a pu faire ça. Mais la nature n'y est pour rien. Ces étangs sont artificiels, ce sont des retenues et c'est l'homme qui les a créées. des petites, des grandes, des par ici, des par là. Elles se remplissent toutes seules dans l'année, il faut dire qu'il pleut pas mal dans le coin. Il pleut ou il grêle ou il neige, mais c'est toujours de l'eau. Et une fois par an, sur ordre de l'administration, le jour dit, à l'heure dite, on ouvre les vannes de toutes ces retenues. Pas exactement en même temps mais dans un ordre bien précis, et très rapidement la Cure, le Cousin, le Chalaux et les autres torrents font plusieurs mètres de large et plus d'un mètre de profondeur, avec un débit d'enfer ! Ça inonde les rives mais les propriétaires le savent et doivent laisser les terrains qui bordent les cours d'eau libres de toute entrave pour que le flot puisse s'étaler. A ce régime-là, il y en a pour une semaine environ avant que les retenues ne soient vides. Alors vite vite vite, on balance toutes les bûches en vrac à la flotte ! Tout le bois coupé depuis un an et stocké près des rivières est jeté à l'eau en quelques jours. Pour faire ça, on mobilise tous les habitants du secteur qui bossent jour et nuit ou presque. Des fois, on voit même des gamins, alors qu'ils devraient être à l'école... Et c'est le même bazar une fois par an sur toutes les rivières du massif qui coulent vers l'ouest. On appelle ça le flottage à bûches perdues et peu de parisiens le savent, ils n'imaginent pas ce qui se passe là-haut, loin de chez eux, pour qu'ils puissent se chauffer les doigts-de-pieds.



Cela dit, il ne faut pas croire qu'une fois à l'eau, les bûches descendent gentiment toutes seules. Il y en a toujours qui se coincent contre un obstacle, qui s'égarant sur les rives. Alors c'est là qu'interviennent ceux qu'on appelle les flotteurs. Ils se placent tout le long des rivières en crue qui charrient ces tonnes d'eau et ces tonnes de bois, et avec leurs aicrots, un long bâton avec une pique au bout, ils repoussent les bûches récalcitrantes et les remettent dans le flot.

Mais malgré leurs efforts, il arrive que quelques bûches restent coincées. Toutes les autres viennent buter dessus, ça s'accumule et en quelques minutes, vous avez un embâcle, un barrage de bûches de deux ou trois mètres de haut qui bloque tout, on appelle ça une « rôtie ». Quand ça arrive, c'est la catastrophe parce que le bois ne descend plus, l'eau fiche le camp sur les côtés, inondent les rives encore plus loin et pendant ce temps-là, les retenues continuent de se vider ! Alors il faut qu'un flotteur volontaire grimpe sur l'empilement et, avec son aicrot, le fasse écrouler pour que les bûches puissent reprendre leur descente. Souvent, le flotteur s'écroule avec, c'est dangereux, on peut se faire écrabouiller à déprendre une rôtie. Et tout ça pour quelques francs gagnés en une semaine, avant de retourner faire son boulot ordinaire, qui aux champs, qui à l'atelier... Quant aux propriétaires des terrains qui se trouvent inondés une fois par an, leur dédommagement consiste à garder les quelques bûches qui restent échouées sur leurs rives quand la crue redescend.

Tout au bout de son périple, la Cure rejoint l'Yonne et les bûches également. Elles arrivent dans la plaine, là où la rivière est naturellement large et tranquille. Alors, du côté de Vermenton, on les ressort de l'eau et on les stocke sur les quais en les regroupant par marchand. C'est là que le marquage des bûches prend toute son importance !

Ensuite, chaque marchand s'occupe de celles qui lui appartiennent et les remet à l'eau pour former ces grands radeaux qui vont descendre jusqu'à Paris, portés par le flot paisible de l'Yonne. Oui, je dis bien « de l'Yonne ». Parce que, je ne sais pas si vous savez, mais c'est l'Yonne qui coule à Paris et à Nanterre. Pour le comprendre, allez donc à Montereau, au confluent, vous verrez que l'Yonne a un plus gros débit que la Seine. C'est donc la Seine qui est un affluent de l'Yonne et pas le contraire et le fleuve qui va jusqu'au Havre devrait donc s'appeler l'Yonne. Mais bon, c'est un sujet de dispute, je n'insiste pas...

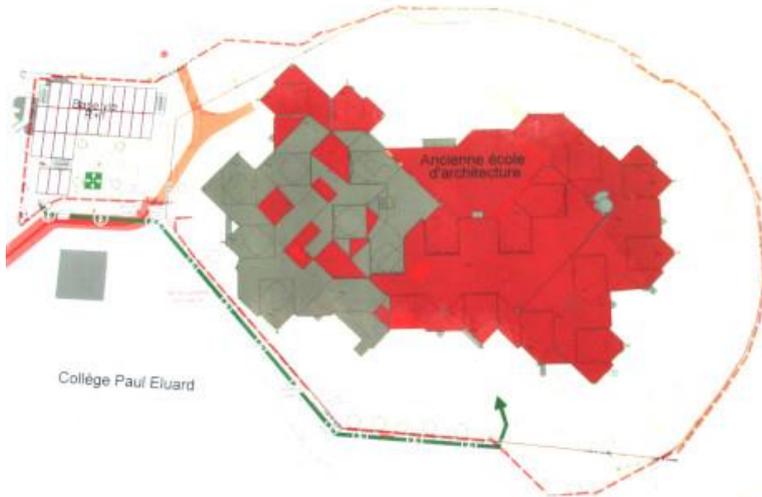
Ponton du Sérail

On retrouve beaucoup d'informations sur le Morvan dans les trois romans de Jean-Pierre HUTIN, collaborateur historique du Bateau Ivre (Sainte-Mélie-des-Tombes, L'Enfer-qui-vire, Une odyssée icaunaise). Mais comme vous les avez sûrement déjà lus, je vous suggère son petit dernier, un recueil de nouvelles intitulé Nouvelles de l'Yonne. Vous passerez un bon moment avec sept histoires dans lesquelles l'auteur – comme pour ses trois romans – mêle fiction et réalité, dans un contexte historique très documenté. Le point de départ est toujours un événement authentique qui s'est déroulé dans l'Yonne autour de 1900, événement qui peut être drôle ou étrange ou émouvant et autour duquel l'auteur a laissé courir son imagination : chasse aux sangliers ou au trésor, grève à l'église, expulsion d'un sous-préfet, mariage embrouillé, maison de plaisirs, théâtre sur l'eau, c'est la vie dans ce coin de France à l'amorce du 20^e siècle qui défile devant nos yeux (10 € - En vente à la librairie El Ghorba mon amour à Nanterre ou à la librairie Dédicaces à Rueil-Malmaison). P.d.S.

Le BATEAU IVRE
Journal de l'ACRI Liberté
Directeur de la publication
: Bernard Perraudin
Rédacteur en Chef :
Bernard Marel
Couverture : Hélène
Quefféléant
Imprimeur : Graphi
Thermo
10, rue du Marché Nanterre

Une démolition quasi achevée

État de la démolition au 15 octobre 2023



Ce plan affiché sur la palissade du chantier souligne l'étendue de la démolition de l'ancienne école d'architecture

Depuis le parc 2 vues du chantier

- l'une vers le nord, avec en arrière plan le Central Park et le siège de Vinci

- l'autre vers l'ouest, avec en arrière plan Le Liberté.



Photos : Bernard Perraudin

L'école d'archi, vous ne la verrez plus jamais comme avant ... Une petite partie renaîtra de la démolition.



Le bâtiment créé en 1970 par Jacques Kalisz et Roger Salem avait été pendant des années un lieu de vie, d'échanges. Ce bâtiment était avant-gardiste : il reposait sur un concept de construction modulaire, évolutif, à partir de structures en métal. Désaffecté depuis 2003 il était resté à l'abandon, squatté, vandalisé, tagué et même incendié en 2015. Beaucoup d'habitants n'y voyant plus qu'un tas de fers rouillés et planchers écroulés, une source d'insécurité et de nuisances, auraient bien voulu voir raser tout ça. A l'inverse nous étions quelques-uns des « Amis de l'Ecole d'Architecture » à nous battre pour obtenir son classement comme « bâtiment emblématique » hélas sans succès C'est dommage car en dehors de toute appréciation esthétique, il était profondément novateur. La structure même du bâtiment permettait un mode d'enseignement ouvert sur les échanges, proposant des grands espaces pour confronter, discuter, amender, d'autres pour travailler seul ou par petits groupes interdisciplinaires. Les anciens s'en souviennent encore :

-« Six années de 75 à 81 que de bons souvenirs qu'elle tristesse de voir l'état du Bâtiment ».
-« Quel dommage pour un bâtiment qui était plein de vie, de rêves et de musique ».

Souhaitons qu'à défaut de garder toute l'enveloppe le futur campus en garde l'esprit.



C'est, le pôle Léonard-de-Vinci, actuellement à la Défense, qui s'installera en 2025 dans le futur campus du Parc réalisé, par Eiffage Immobilier dans un ensemble de 18.000 m².

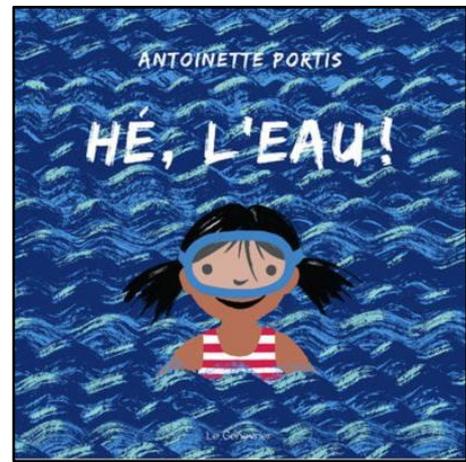
Le campus sera articulé autour d'une agora centrale et agrémenté de terrasses arborées.

Près de 80 % de l'emprise au sol et 60 % des volumes des bâtiments seront conservés. La partie en R+4 (la seule qui subsiste sur la photo) sera destinée à accueillir des bureaux. La partie centrale (matérialisée sur la photo par les poteaux métalliques toujours en place) deviendra une « place du village ».

Trois bâtiments neufs seront construits, en hybride bois-béton, avec habillage en façade de lames de bois bambous servant à la fois de peau et de protection solaire. Ils ne dépasseront pas 21m, contre 15m30 pour le bâtiment préservé. Ils accueilleront trois écoles : ingénieurs, management et multimédia. C'est 3500 étudiants qui rejoindront ce campus en 2026. Seules cinq places de parking sont prévues. Plus près de nous, 1000 étudiants vont intégrer l'immeuble ex-INPI, encore en cours d'aménagement, dès janvier 2024.

Eh l'eau !

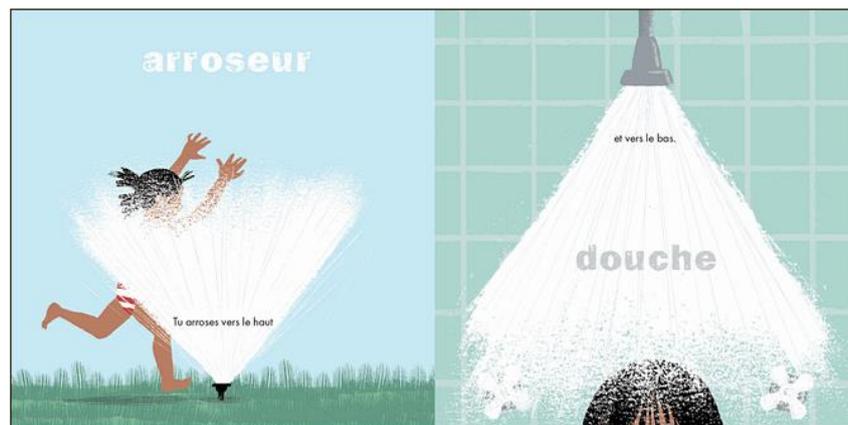
Il pleut, il mouille,
c'est la fête à la grenouille
Il pleut, il fait beau temps,
c'est la fête au paysan.



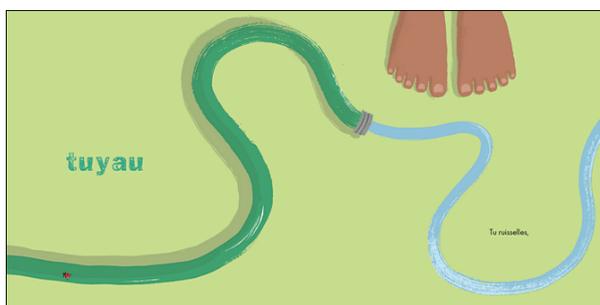
L'eau est partout, inégalement distribuée certes sur la terre, mais elle est là indispensable à la vie, l'eau est en nous !

On apprend le cycle de l'eau à l'école ; beaucoup d'entre vous, probablement, avez gardé en mémoire un joli album de votre enfance intitulé **Perlette goutte d'eau** qui en retraçait le parcours sous une forme romancée puisque Perlette, mille et unième goutte d'eau décide de quitter ses sœurs et son nuage rose pour découvrir la terre. Là commence l'aventure de ce grand classique toujours disponible.

Antoinette Portis apostrophe pour nous l'eau (on pourrait dire Hello ! mais c'est **Eh, l'eau !**) dans un bel album carré de bonne taille avec un minimum de texte et des illustrations très dynamiques. Celles-ci jouent des contrastes : tu arroses vers le haut (arroseur) et vers le bas (douche) ;

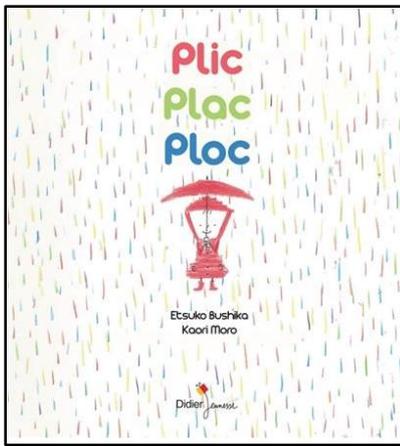


des similitudes : le tuyau serpente sur l'herbe tel le ruisseau de la page suivante et tel encore le fleuve ;



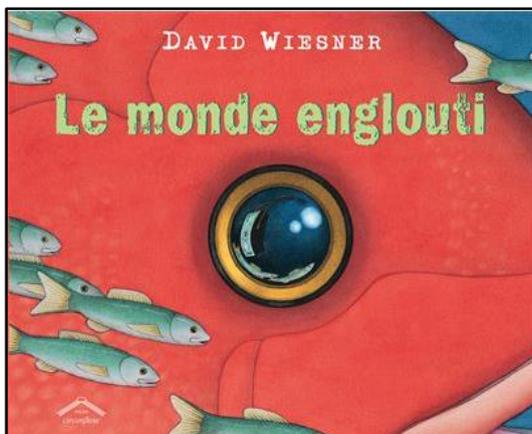
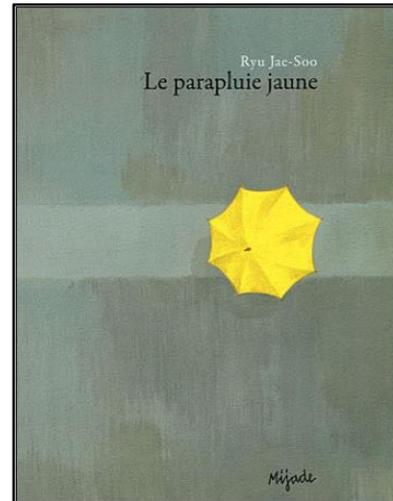
des changements d'échelle : le lac, le bassin qui accueille les jeux des enfants, la flaqué, et même la goutte de rosée en équilibre sur le brin d'herbe... Beaucoup de bleu puisque traditionnellement - mais depuis le XVIIe siècle seulement en Occident, le rappelle Michel Pastoureau - on représente l'eau par du bleu. Mais il y aussi le blanc de la vapeur et du nuage, celui de la neige et du brouillard, de la glace et de l'iceberg.

Pas de vraie histoire, des pages énumératives de tout ce qu'un enfant peut connaître de cette amie, l'eau. Jolie, l'idée de la remercier pour tous ses bienfaits. En fin de cet ouvrage très ludique et tonique, quelques infos documentaires « l'eau dans tous ses états ».



Pas de vraie histoire non plus dans cet autre album, **Plic Plac Ploc**, constitué d'onomatopées (des Ploc, des Flic, des Splitch, des Splutch,) et de mots qui se répètent (tombe, tombe, tombe la pluie... dans la gadoue, la gadoue, la gadoue...). Un enfant vêtu de rouge et portant un parapluie, rejoint par d'autres, identiques sauf par leur couleur, dansent, virevoltent, glissent, sautent, chantent, de plus en plus hilares sous la pluie qui tombe, dans la noire gadoue. Rythmées par les comptines - il pleut, il mouille...- les pages témoignent du bonheur intense des enfants à jouer et à défier l'eau, parce que c'est une vraie fête. Les silhouettes sont tout juste crayonnées, visages en triangle comme sous un capuchon, cirés en triangle inversé, sans oublier les bottes assorties, pour camper les enfants en action, comme en un temps fugace, celui de l'averse.

Sans texte, mais accompagné d'un petit CD de piano **Le parapluie jaune** entraîne le lecteur dans un surplomb comme s'il était un oiseau au-dessus d'un, puis de 2, 3, 7, 12 parapluies de toutes les couleurs. Ils sont maintenant si nombreux qu'on ne peut plus les compter. On les a vus traverser une aire de jeux, se pencher sur une rivière, dévaler un escalier, attendre patiemment devant un passage à niveau... Maintenant, notre point de vue change car *nous descendons nous poser sur le sol* et de petites jambes apparaissent, celles des enfants parvenus à leur école. Une jolie manière de parler cinéma, si on en a envie, ou de se réjouir l'œil des nuances que la pluie donne au paysage.



Tout en image encore, un album fantastique parle de lien, par delà les mers au fond desquelles David Wiesner nous entraîne dans une exploration des plus étonnantes d'**Un monde englouti**. Sur la plage, une vague apporte une petite caméra sous-marine qu'un jeune garçon ramasse. Il emporte le film à développer ; à la vue des photos, son étonnement et le nôtre sont sans bornes : poisson mécanique au milieu de congénères ordinaires, poulpes installés dans un salon cosy, étoiles de mer géantes portant des îles sur leur dos, et puis une fillette en gros plan tenant la photo d'un garçon qui tient la photo d'une enfant qui... Heureusement qu'il a une loupe et même un microscope ce garçon curieux pour découvrir, 70 fois grossi, le portrait sans doute de l'initiateur de cette succession de prises de vue, peut-être 100 ans plus tôt. Quel voyage tout aussi fantastique va faire la caméra rejetée à l'eau pour parvenir, de l'autre côté du globe, sur une plage où rêve une fillette ?

Eh l'eau ! Eau vive, eau douce, eau de vie, de feu, de source, de mer, de boudin, de roche... on t'a à la bouche, on suit ton fil ou ton cours, on t'apporte au moulin, ta goutte fait parfois déborder le vase, on se méfie de toi quand tu dors !

Perlette goutte d'eau, Marie Colmont, album du Père Castor Flammarion paru en 1936.
 Eh, l'eau !, Antoinette Portis, Le Genévrier, 2019.
 Plic Plac Ploc, Etsuko Bushika et Kaori Moro, Didier Jeunesse, 2010
 Le Parapluie jaune, Ryu Jae-Soo, Mijade, 2007
 Un monde englouti, David Wiesner, Circonflexe, 2006

Anne-Sophie Zuber
 Pour l'ARPLE
 Association de Recherche et de Pratique
 sur le Livre pour Enfants www.arple.net

Les marées



Depuis la nuit des temps, la lune et la mer se disputaient. La lune devenait toute rouge en voyant la mer et elle lui envoyait des bordées d'injures que je ne répète pas ici car la censure du Bateau Ivre est impitoyable. Je peux juste dire que c'était du genre : « espèce de s...e » ; ou bien « va te faire f... , sale c...e. »

La mer était pourtant bien tranquille, sans marée pour la faire bouger. Car il faut que vous le sachiez, Ô lecteurs du Bateau Ivre, en ce temps-là, les marées n'existaient pas. Pourtant, quand la lune commençait à la chipoter, on voyait des courants marins se former dans la mer et l'eau frémissait.

Vous allez me demander pourquoi la lune et la mer n'arrêtaient pas de se chipoter. Mais c'est une autre histoire et ce que je vais vous raconter est déjà suffisamment terrible pour que je m'en tienne à ce seul épisode.

Donc, lorsque le soir arrivait, la lune se levait dans le ciel noir et commençait ses provocations, du genre :

« Regardez-moi cette espèce d'étendue plate qui ne sait même pas voyager. Tandis que moi, je me promène autour de la terre, j'ai des quartiers comme les oranges, on me voit et on ne me voit plus. Pierrot la lune vient chez moi pour chanter des chansons partout dans le ciel et les poètes me célèbrent. » Etc. etc.

Or je dois aussi vous le dire, la mer était assez susceptible en ce temps-là. Vous savez, ce genre de personne calme que l'on prend plaisir à asticoter pour qu'elle réagisse enfin.

Un jour, du profond de ses profondeurs noires, la mer a renvoyé la lune dans ses 22 mètres et elle s'est exclamée d'une voix mouillée de rage :

« Ça se moque, mais ça ne sait même pas se faire respecter du soleil ! Regardez la lune pendant le jour : qui peut la voir, hein ? Elle devient toute pâle ou disparaît. Tandis que moi, la mer, c'est chez moi qu'il se couche, le soleil, dans le rouge et l'or de chaque soir.

Et les poètes ! Tu peux parler et te vanter, madame la lune ! Mais ils me célèbrent plus que toi. Ils chantent mon calme mais aussi mes colères, l'eau plate et les ouragans, les tempêtes. Ils rêvent sur la plage et les amoureux s'y embrassent, ô les jolis bécots ! »

La lune a d'abord pensé : « ça y est, la mer réagit » mais la mer est montée d'un cran et a dit à la lune tout ce qu'elle avait sur le cœur. Puis elle s'est tue.

La lune, un peu inquiète de ce silence, s'est approchée de la mer en tournant un peu au plus près autour de notre planète, puis encore plus près, jusqu'à la toucher au presque. Et comme la mer ne réagissait toujours pas, elle a l'avalée tout cru, d'un seul coup. Bien fait pour la mer ! Et la lune est remontée à toute vitesse dans le ciel.

Mais ce que la lune ne savait pas, c'est que la mer est salée. Alors la lune a fait la grimace et elle a tout recraché. Cela a fait d'immenses vagues qui ont fait le tour de la terre et qui continuent à aller et venir, deux fois par jour. Oui ô mes enfants chéris du Bateau Ivre, sachez-le : s'il y a des marées depuis cette époque, c'est parce que la lune a craché. Et si la lune a craché, c'est parce que la mer était furieuse. Et si la mer était furieuse, c'est parce que la lune ne faisait que l'em... Et si la lune em... la mer, c'est parce que... Oh ! Mais c'est une autre histoire et je vous la raconterai une autre fois si vous me suppliez de le faire.

Oui, depuis ce temps-là, la lune et la mer ne se parlent plus. Des fois, au bord de la mer, je tends l'oreille et j'écoute. Rien, rien de rien, seulement le bruit de la marée. Quel dommage ! Cela devait être drôlement intéressant de les voir se disputer, ces deux-là !

François Delivré

Eau à tous les étages

Mon père, né en 1912, a perdu sa mère à l'âge de cinq ans ; il fut élevé par sa grand-mère. Il me racontait que pour avoir de l'eau, il fallait aller dans la rue jusqu'à une fontaine ; sa grand-mère l'utilisait sans la gaspiller. En 1954 mes parents ont acheté une petite maison à Bizy ; l'eau de pluie était stockée dans une cuve à la cave pour la toilette et les WC. Pour faire la cuisine nous allions chercher l'eau à la fontaine située à 300 m environ ; mon père avait fabriqué une remorque à bras ce qui nous permettait de rapporter facilement 100 l. L'eau courante fut installée au début des années 1960. J'ai connu un historien qui pensait que l'alimentation en eau de tous les villages transformerait la société ! Je ne sais pas comment...

Nous avons l'habitude d'ouvrir le robinet pour obtenir de l'eau sans nous poser de question. Mais depuis 2022 nous prenons conscience que ce ne sera pas toujours le cas ; aujourd'hui il y a des territoires qui ne sont plus alimentés en eau (sécheresse) et des territoires où l'eau fournie n'est plus potable (pollution des nappes phréatiques). Fort heureusement au Liberté nous pouvons laver nos légumes, faire cuire nos aliments et préparer des sauces ou des boissons sans inquiétude.

Je vous propose deux recettes avec de l'eau évidemment !

Soupe patates douces, poireaux et coco

Ingrédients pour 4 à 6 personnes :

4 beaux poireaux avec le vert
2 patates douces
1 oignon
3 carottes
1l de bouillon de poule réalisé avec 2 bouillons-cube
1 feuille de laurier et quelques baies roses
1 brique de crème de coco
2 c. à s. d'huile d'olive
gros sel et poivre du moulin.

Préparation (20 min) :

Préparer le bouillon de poule ; réserver

Éplucher et laver les légumes. Détailler en dés les patates douces, émincer les poireaux et les carottes ; hacher l'oignon.
Chauffer l'huile d'olive dans une cocotte ; y faire revenir les légumes coupés pendant 5 min. Ajouter le bouillon sans noyer les légumes, le laurier et porter à frémissements.
Saler , couvrir et laisser mijoter jusqu'à ce que les légumes soient tendres (environ 25 min).
Ôter la feuille de laurier, ajouter la crème de coco puis mixer la soupe.
Avant de servir saupoudrer chaque assiette de baies roses moulues.

Crème à la farine de riz et à l'eau de rose (*)

Ingrédients pour 6 à 8 personnes : (verre de 150ml)

1 verre de farine de riz
1 verre ou un peu moins de sucre
8 verres de lait entier
1 verre d'eau
1 verre d'eau de rose
1 sachet de sucre vanillé
cannelle en poudre
pistaches concassées pour décorer

Préparation :

- 1- Dans une casserole, mélanger la farine, les sucres, le lait et l'eau de façon à obtenir un mélange homogène.
- 2- Chauffer sur feu doux en remuant sans arrêt jusqu'à frémissement.
- 3- Incorporer l'eau de rose, puis laisser cuire 1 à 2 min en remuant sans arrêt.
- 4- Verser dans des ramequins puis laisser refroidir avant de les mettre au réfrigérateur pendant 3h au minimum..
- 5- Décorer avec des pistaches concassées et une pincée de cannelle.

(*) recette sous le nom de mhalbi en Algérie ou muhallebi dans les pays du Moyen-Orient.

Sur le balcon

Entre béton et chanson
Un petit bourdon.

Et ron et ron, me fit le bourdon (chanté)

Pour moi, ça coule de source
Séquence moteur
Quel bonheur !



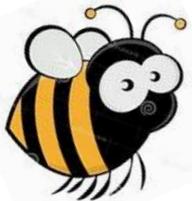
Une goutte d'eau dans l'océan ?
Moi le petit, j'ai la force d'un Titan,
Je butine par vents et par pluies !



Petites perles d'eau
Je vous tire mon chapeau !

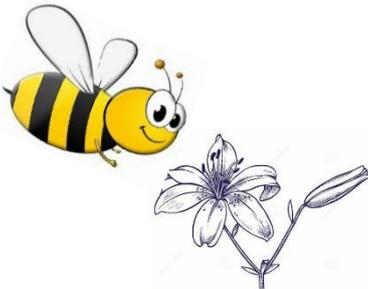
Premiers frimas... je suis encor là !

Pour moi, c'est clair comme de l'eau de roche
Dans ce monde, il y a quelque chose qui cloche.
Inondations, canicules ... c'est moche !



Il était une vision (chant sur 2 lignes)
En rond, en rond les informations...
Les informations ? ..., Compassion, oui compassion.

Coule, coule... coulera l'eau sous les ponts
Regarde l'horizon,
Entonne avec moi cette chanson :



Il était une chanson (chanté)
Et rond et rond, me fit l'horizon
Il était une chanson
Qui n'avait pas l'bourdon, don, don
Qui n'avait pas l'bourdon !

Isabelle (Kil)